

GYROMANCES

sur les traces d'une légende oubliée

Roland Shön
texte et illustrations

À toutes celles et ceux qui ont vécu
ou soutenu la belle aventure de l'Atelier
de l'Arcouest de 1973 à 1978.

Tous les récits sont comme ceux de la création de l'univers, personne n'était là, personne n'y a assisté mais tout le monde sait ce qui s'est passé.

José Saramago, *L'Aveuglement*,
Editions du Seuil, 1997.

Je le répète : je n'étais pas séduit par l'idée d'imiter les hommes, j'imitais parce que je cherchais une issue et non pour quelque autre raison.

Kafka, *Communication à une académie*,
Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1980.

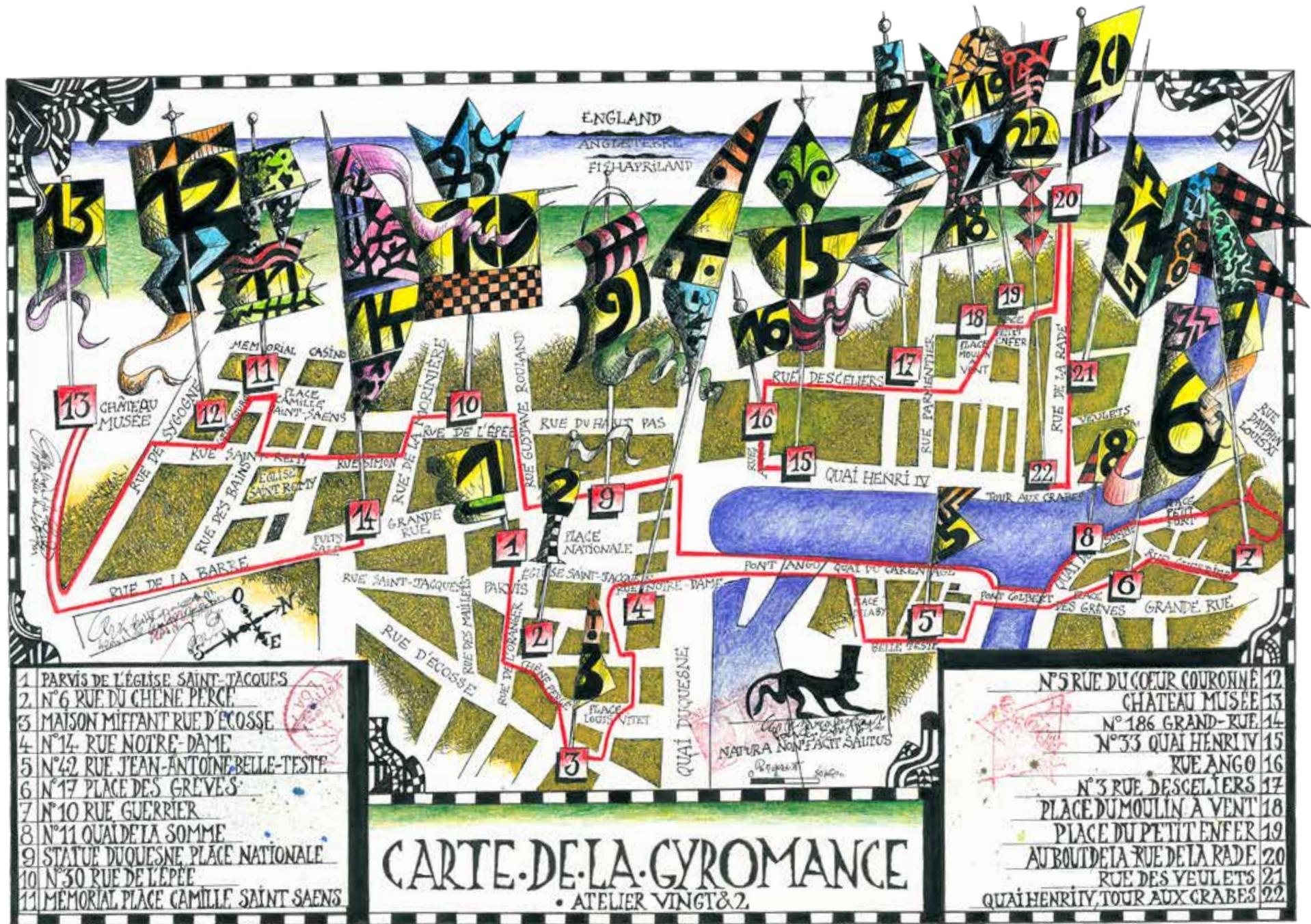
Avant eux il y avait la paix sur terre
Quand pour dix éléphants il n'y avait qu'un militaire
Mais ils sont arrivés et c'est à coups de bâton
Que la raison d'Etat a chassé la raison
Car ils ont inventé le fer à empaler
Et la chambre à gaz et la chaise électrique
Et la bombe au napalm et la bombe atomique
Et c'est depuis lors qu'ils sont civilisés
Les singes, les singes, les singes de mon quartier,

Jacques Brel, 1961.

Introduction

Où il est question du plaisir de l'auteur
à tourner des manivelles.

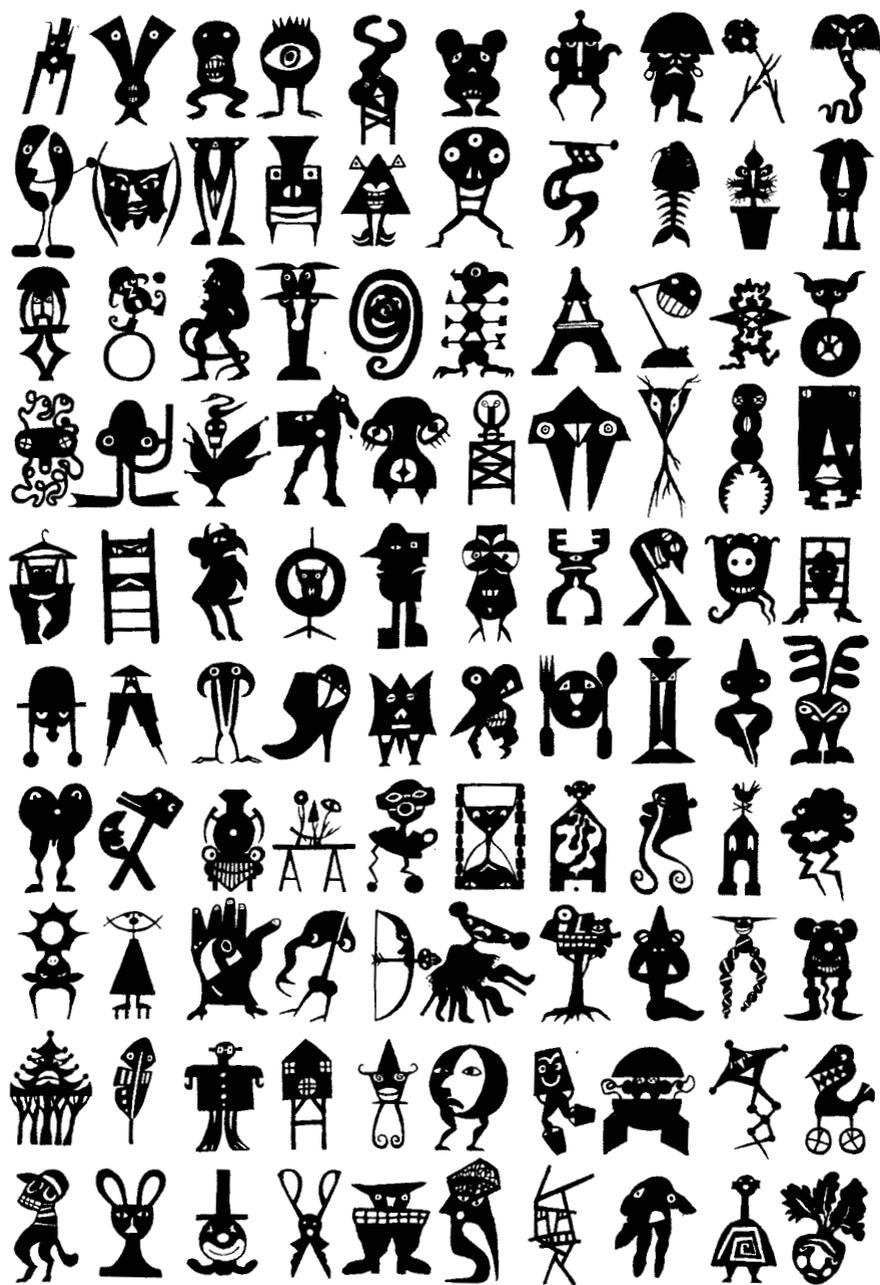
Dans l'Ouest, quand la légende dépasse la réalité, on imprime la légende. Cette phrase m'est tout de suite revenue en tête quand j'ai commencé à écrire ce livre. Un journaliste la prononce à la fin de mon film préféré de John Ford, *L'Homme qui tua Liberty Valance*. Elle décrit fort bien ce que je m'apprête à faire. A la différence près que la légende concernée ne se déroule pas dans l'Ouest mythique des canyons et des Indiens, mais dans celui des falaises et des pêcheurs de coquilles Saint-Jacques, en Normandie et plus exactement à Dieppe. Mais peu importe que l'Ouest soit grand ou petit, la sentence reste pertinente et je compte bien la mettre en pratique. Cette légende n'a jamais eu la chance de paraître dans un livre. Les Dieppois qui la connaissaient avaient soigneusement veillé à ce que ça ne lui arrive pas, n'en parlaient jamais ni aux étrangers ni aux touristes. Ils la gardaient pour eux, comme l'argenterie qu'on ne sort exceptionnellement des tiroirs que pour les grands repas de famille. Elle a dû se contenter pendant des centaines d'années d'être racontée, passionnément et secrètement enrichie. Maintenant ils sont peu nombreux à s'en souvenir, de moins en moins nombreux.



- 1 PARVIS DE L'ÉGLISE SAINT-JACQUES
- 2 N° 6 RUE DU CHÊNE PERCÉ
- 3 MAISON MIFFANT RUE D'ÉCOSSE
- 4 N° 14 RUE NOTRE-DAME
- 5 N° 42 RUE JEAN-ANTOINE BELLE-TESTE
- 6 N° 17 PLACE DES GRÈVES
- 7 N° 10 RUE GUERRIER
- 8 N° 11 QUAI DE LA SOMME
- 9 STATUE DUQUESNE, PLACE NATIONALE
- 10 N° 30 RUE DE L'ÉPÉE
- 11 MEMORIAL PLACE CAMILLE SAINT SAENS

CARTE DE LA GYROMANCE
 • ATELIER VINGT&2

- N° 5 RUE DU COEUR COURONNÉ 12
- CHATEAU MUSÉE 13
- N° 186 GRAND-RUE 14
- N° 33 QUAI HENRI IV 15
- RUE ANGO 16
- N° 3 RUE DESCÉLTIERS 17
- PLACE DU MOULIN À VENT 18
- PLACE DU PETIT ENFER 19
- AU BOUT DE LA RUE DE LA RADE 20
- RUE DES VEULETS 21
- QUAI HENRI IV, TOUR AUX GRABES 22



Chapitre I Sur le parvis de l'église Saint-Jacques où tout commence par des singes chassant des démons.

*Vous savez, la mère Toinelle commençait ainsi ses histoires, vous savez, c'est ici même que la légende a fait ses premiers pas, faudrait plutôt dire cabrioles, celles que gambadaient les singes qui s'étaient domiciliés dans la tour de l'église. Dieppe a été la seule ville en Europe à avoir abrité une population de singes en liberté, comme le font encore de nos jours certaines villes d'Orient. Dès le XV^e siècle, des marins avaient ramené de leurs voyages quelques-uns de ces marmousets ou marmots qui devinrent par la suite les victimes d'un fructueux commerce. En 1531, par exemple, *La Pèlerine*, un vaisseau venu du Brésil, ramena à Dieppe :*

« 15 000 quintaux de brésil¹ ;
300 quintaux de coton ;
300 quintaux de graines de coton ;
600 perroquets sachant déjà quelques mots de français ;
3 000 peaux de léopards et autres animaux ;
300 singes et guenons ;
minerai d'or et huiles médicinales ;
le tout pour une valeur de 602 300 ducats ».

Une dizaine de *marmousets* avaient réussi à s'échapper de leurs chaînes pour s'éparpiller dans la ville et joyeusement se multiplier. Les Dieppois durent s'habituer à voir leurs hordes criardes et chapardeuses sillonner les rues, ils les laissèrent même installer leur conseil des sages (les *Sinjaquots*) dans la tour de l'église Saint-Jacques, une attraction très appréciée par les pèlerins anglais en route vers Compostelle (l'église abrite encore quelques singes, figés dans la pierre : sur la voûte de la porte latérale gauche du portail et sur la *Frise des sauvages*, vers 1530, sur le mur du Trésor).

Mais vous savez, les singes, ils n'ont pas été les premiers locataires de la tour. Avant il y avait des bien pires qu'eux, les têtes à pattes, des saloperies, cent démons qui faisaient de leur mieux pour pourrir la vie des habitants. Il y avait celui qui gloutonnait les boutons des habits du dimanche qu'on se met pour aller à la messe. Celui qui mâchait les couilles des chiens qui pénardement siestaient. Celui qui obligeait la pluie à tomber à l'envers, droit vers le ciel. Celui qui faisait suer du sang aux légumes qu'on épluchait, et cetera, et cetera et cent fois jusqu'au pire, celui qui ne faisait rien, mais absolument rien de bon.

Ils n'étaient que cent mais longtemps avant ils étaient encore plus multiples. Un jour que le bateau de saint Jacques s'était encrassé dans le port à Dieppe, on jasait que c'était un rafiote en pierre mais ça je ne l'ai jamais gobé, ce jour-là les habitants l'avaient supplié sur leurs genoux de les débarrasser de toute cette vermine. D'accord a dit le saint, je vais les estourbir mais j'en laisserai cent. Mais pourquoi pas les ratiboiser tous ? lui ont dit les Dieppois. Mais s'il y a manque de démons, com-

ment on va se rendre utiles nous les saints ? il leur répond. Mais pourquoi cent ? ils renvoient. Et il réplique, c'est que je n'ai que cent doigts, moi, pour compter !

Donc il fait son boulot. Il a même fait du zèle. Aux cent qui restaient il leur a scié les bras et même à certains tranché le tronc, il en a fait de vraies têtes à pattes et à claques aussi car le saint, en vrai benêt, avait supputé que vu l'état amoindri en lequel ils se tiendraient, comme il disait, ils seraient grandement infoutus à courir méchamment endolorir les populaces, compte là-dessus mon joli, du vilain, ils n'en faisaient pas qu'avec leurs mains, ils avaient aussi les pieds, la queue, le nez, les dents, la langue et les mots.

Les cent rescapés avaient installé leurs pénates dans la tour de l'église que les habitants pas rancuniers avaient construite pour remercier le saint. Ils les ont eus sur le dos pendant plusieurs centaines jusqu'au jour où les singes ont déboulé. Vous savez ou peut-être non, vous ne savez pas, les démons ont la frousse des singes. Ils aiment cauchemarder leurs descendants, des imbéciles prétentards qui ont toujours voulu péter plus haut que leurs culs mais devant les singes ils ont peur à en pisser. Et eux, les singes, ils n'ont jamais pu encaisser les démons qu'ils trouvent encore plus gravement bêtes et toxiques que les humains. Les démons se sont donc taillé la route en laissant la tour de l'église aux singes. Il y en a encore, cachés un peu partout en France. On entend souvent causer dans le poste de boutons arrachés juste avant un entretien d'embauche ; de chiens dans les métros qui se mettent à hurler et mâchoirer les jambes voisines ; de poireaux sanglants. C'est eux tout ça, c'est sûr. Maintenant on ne sait plus les reconnaître.

Au XV^e siècle circulaient des images de ces démons, alors appelés *grylles*, comme en témoignent *Les Songes drolatiques de Pantagruel*, publié en 1565, « une série de cent vingt dessins de maître François Rabelais destinés à l'illustration de son œuvre ». Un tératologue, Jorge Norcado, s'en est récemment inspiré ainsi que de peintures de Jérôme Bosch pour publier un inventaire des cent mal-faisants épargnés par saint Jacques. Bien évidemment il a dû actualiser leur apparence de façon à ce que l'on puisse facilement les repérer et s'en protéger (en ayant un singe de compagnie par exemple ou aussi, comme le font encore de nos jours des Dieppois superstitieux, en bombant sur les murs des silhouettes de singes).



Chapitre II

Dans la rue du Chêne-Percé, où une statuette fut dédiée à un singe devenu célèbre pour avoir navigué sur une jonque de porcelaine.

La date 1685 gravée dans une pierre du mur du presbytère (sur la gauche quand on s'engage dans la rue) marque l'emplacement d'une fontaine publique qui avait remplacé le Puits Daval où les singes venaient boire. Dans la niche plus ancienne surmontant l'inscription était placée, chaque année, pendant les fêtes des Mitouries, une statuette de singe au membre épanoui qui amusait beaucoup les habitants mais déplut royalement à Louis XIV quand il assista à ces réjouissances.

L'Histoire traite parfois fort mal ceux qui la font. Sa mémoire est parsemée de trous où beaucoup de choses, d'êtres et de faits disparaissent d'une façon aléatoire et donc injuste. Ainsi on peut encore imaginer à quoi ressemblaient les cent démons (qui auraient pourtant mérité l'oubli) grâce à l'inventaire de Jorge Norcado. Par contre, on n'a trouvé aucune représentation des singes qui les expulsèrent de la ville. Ils resteront à jamais sans visages, anonymes. Sauf un, le singe nommé Mahon qui était parvenu par le plus grand des hasards à devenir célèbre et à le rester durablement.

1. Brésil : bois contenant un colorant rouge-orange.

Alors lui, vous savez, il revient de loin. Une aventure tirée par les cheveux, on dirait du roman. Ça lui a donné de la renommée qu'aucun autre singe n'a pu décrocher, c'est sûr. Mais il a dû payer. C'est ça la célébrité, elle vous colle la foule autour de vous, mais elle vous clôture aussi dans un cercle d'égoïsme où vous risquez de crever d'ennui.

Tout a commencé à la pointe d'un jour de mai. La Sainte-Estelle sort du port de Dieppe, un bien beau bateau qui faisait carrément dans les quatre-vingt-dix tonneaux. Son capitaine, Paul Jors, veut comme tant d'autres dentus de l'époque, trouver le Cathay, un pays qu'on n'appelait pas encore la Chine. Il veut s'y accoster non pas pour gribouiller de nouvelles cartes, il s'en fichait pas mal de la géographie, vous vous en doutez bien, mais pour y rafler ce qu'on lui avait juré qu'on trouvait là-bas : des épices, des soieries, de l'or, des bras à bon marché. Il trace sa route recto pendant des mois et des mois jusqu'au jour où la vigie, le gars qui nichait dans le nid-de-pie tout en haut du mât, se met à s'époumoner qu'il voit un... une... il ne savait plus comment dire, un truc, un machin enfin quelque chose de blanc qui se flotte sur les vagues. On balance un canot pour récupérer le bidule et l'équipage, il n'en croyait pas ses yeux, se rend compte que c'était une grande bouteille en porcelaine presque aussi replète que le canot. Elle ne contient que du vide et un rouleau de papier de bible couvert d'une garniture de caractères bizarres. Heureusement, sinon c'est moche une histoire qui doit s'arrêter, il y avait à bord un nommé Analute, une tête pesante, un docteur en bestioles et en langues. Il a tout de suite vu, c'est du chinois, dit-il, et c'est une femme qui l'a écrite en cachette, Lâ, maîtresse du mandarin Bou-Lei-San, il la tient prisonnière dans une jonque de porcelaine, il a décidé qu'il la fera mourir à petit feu à l'heure qu'il choisira pour la punir de



l'avoir trompé avec un de ses cousins Lu-Pei-Ho qu'il a d'ailleurs écorché vif comme un lapin, voilà ce qu'il dit l'Analute.

Le capitaine Paul Jors en a la tête à l'envers du S.O.S. de la prisonnière aux yeux bridés. Il l'imagine ficelée au pied du mât de la jonque dans une robe en soie rouge de soirée, ses longs capillaires noirs volutés par le vent et il se voit atterrissant sur la porcelaine en voltigeant un sabre, un vrai cinéma alors que l'idée n'est pas encore germée. Aussi sec il annonce dans son porte-voix que pour des raisons intimement dépendantes de sa volonté, la prochaine étape c'est plus le Cathay mais la grande vaisselle flottante et que ceux qui ne sont pas raccords iront nourrir les requins.

Après ça, l'affaire cavale en galop d'enfer, deux autres gros flacons en porcelaine sont récupérés avec des S.O.S. de plus en plus majuscules, puis un jour, jonque à l'horizon ! Branle-bataille de combat ! Les Dieppois s'incrument à coups de sabres sur le bateau, Paul Jors déficelle la mandarine et enchaîne le mandarin.

Et le singe dans ce bazar ? pensez-vous sérieusement. Eh bien, il figurait sur la jonque comme animal chouchou de la belle Lâ et il a tout vu : comment le capitaine est immédiatement et excessivement tombé raide amoureux de sa maîtresse ; comment à cœurs et corps perdus ils se sont enflammés, ensorcélés, entortillés à l'ombre des voiles opalines et même comment le perfide Bou-Lei San par des ruses typiques orientales s'est conspiré pour larguer la jonque sur des récifs où elle se déjonqua en mille morceaux.

Trois cent trente-trois jours et six heures plus tard, un résidu de Sainte-Estelle, un tas de planches vermoussues, vient s'agraver sur les galets de Dieppe avec à bord si on peut dire ça un bord, deux marins squelettiques et un singe, le Mahon comme

ils le nommaient, frais comme un gardon, qui est tout de suite dorloté par une éplorée qui vendait de la pescaïlle aux Barrières, son fils Jehan était le mousse de la Sainte-Estelle, resté là-bas à ci-gûter, des petits os blanchis en vrac dans le corail et les débris de porcelaine.

Une fois retapés, les matelots sont allés presto s'encalaminer dans les auberges, à raconter pour se faire arroser, ça faisait un sacré bout de temps qu'ils étaient à sec, toutes leurs aventures et à commander à Mahon de faire pour la galerie des grimaceries et culbutades chinoises jamais vues en pays de Caux. En ville on ne causait plus que de lui, et même les singes venaient battre des mains et des pieds à ses chinoiseries. Ça n'a pas traîné que leurs grosses légumes, les Sinjaquots, l'ont introduit parmi eux, vous pensez, ils n'allaient pas rater ça, ceux qui se croient grands ne goûtent pas des masses de voir pousser un plus grand en-dehors de leur platebande.

Ce passage du Dossier m'a vivement intrigué. J'avais l'impression d'avoir déjà lu cette histoire. En fouillant dans ma bibliothèque, j'ai trouvé le livre où elle figure : *La Jonque de porcelaine* de Joseph Delteil, paru en 1927 chez Bernard Grasset. Ainsi je n'étais pas le premier à évoquer dans un ouvrage la légende dieppoise. Il est vraisemblable qu'au cours d'un passage à Dieppe, Delteil ait réussi à l'entendre racontée par la mère Toinelle elle-même et décidé de prendre le risque d'en publier une partie. Le fait d'avoir donné, dans son roman, le nom de Toinelle l'Ecureuille à la femme qui accueille Mahon après son odyssée en mer, m'apparaît comme une élégante façon de rendre hommage à celle qui lui a donné l'idée d'écrire son roman.



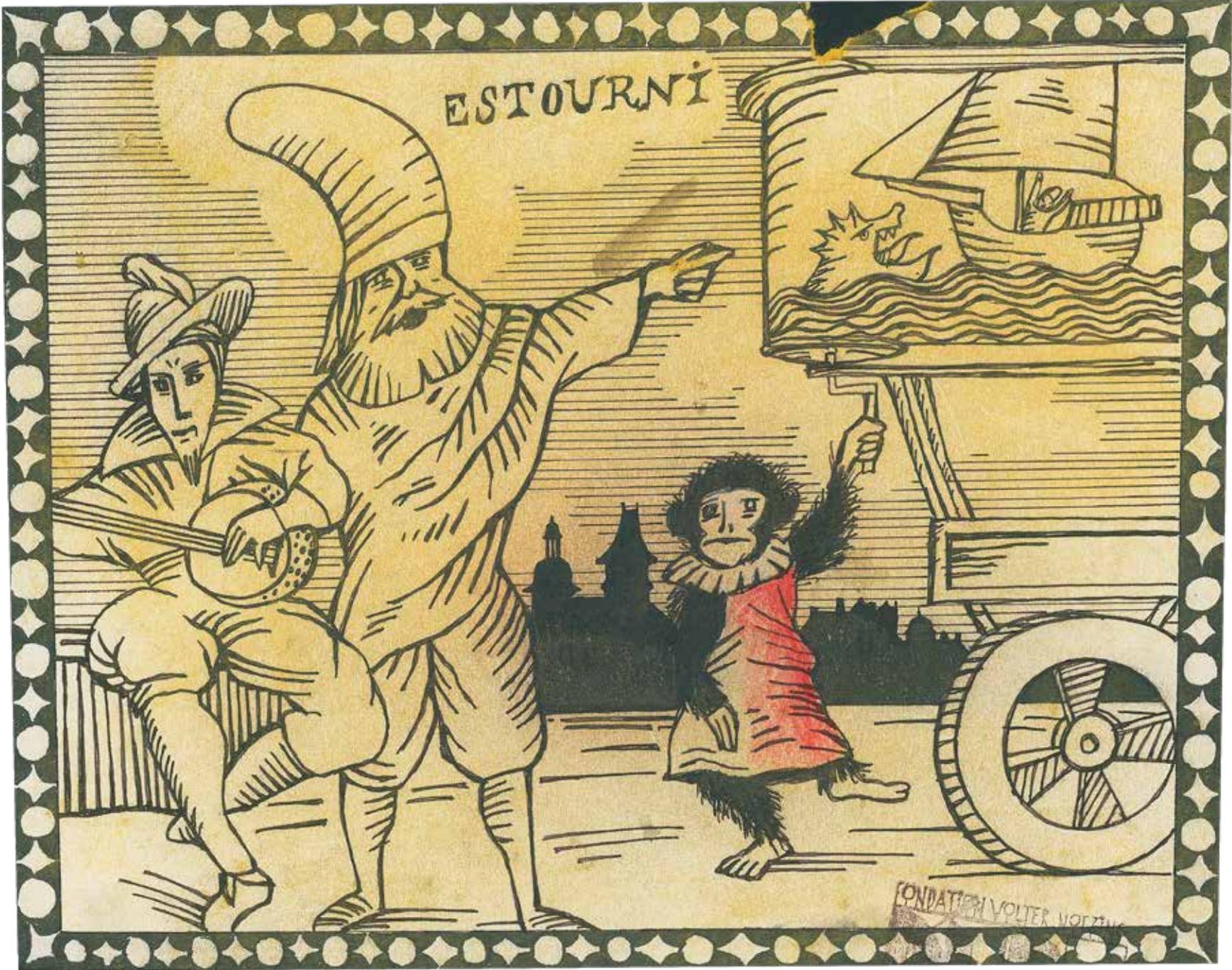
Chapitre III

Devant la maison Miffant, rue d'Ecosse, où vécut celui qui fut, sans le savoir, le premier à pratiquer la gyromance.

La Maison Miffant est une des plus anciennes maisons de Dieppe, rescapée de l'incendie de la Bombarderie qui ravagea la ville en 1694. Ce nom lui a été donné en mémoire d'un de ses habitants Gouverneur de Dieppe, David Miffant. Cette attribution révèle une fois de plus la désinvolture avec laquelle l'Histoire décerne ses distinctions car Miffant, même s'il publia en 1502 une traduction des œuvres de Cicéron, n'a jamais égalé en renom Jambe de Chou, qui avait vécu avant lui à la même adresse, un conteur de la corporation des cruciverbeux, ceux contant à la croix des chemins.

A Bayeux, où il était né, il avait pu voir à plusieurs reprises et chaque fois avec le même émerveillement, la tapisserie célèbre depuis le XI^e siècle évoquant la conquête de l'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie, un rouleau de 68 mètres de long sur 50 centimètres de large. Devenu le cruciverbeux le plus apprécié de Dieppe, il se souvint de l'émotion qu'il avait éprouvée devant ces images.

Vous savez, le Jambe de Chou, son appétit était plus ventru que sa panse et sa soif plus haute que son gosier et dans sa tête c'était pas le désert, il n'arrêtait pas d'y tricoter des histoires qu'il allait égosiller à tous les carrefours de la ville et d'alentour. Il avait oublié d'être bête cet homme-là, il connaissait des tonnes de choses en latin qu'on réservait aux docteurs et curés, d'ailleurs il avait voulu en être un mais ses manières de goinfrer la vie ne pouvaient pas s'enfermer dans une soutane. En cruciverbeux il était bon, on peut même dire tout en haut du podium, mais il bouillait d'être plus que meilleur. Il s'est bricolé une machine, du jamais vu. Sur une charrette poussée avec les bras comme celles qu'on voit aux Barrières, il avait manigancé tout un système en bois qui faisait aller d'un cylindre à un autre tout droit lui aussi un long tissu enroulé comme une bande Velpeau mais en plus grand avec des manivelles sous chaque rouleau ce qui fait qu'en les tournant il faisait passer des images mais qui ne bougeaient pas puisqu'elles étaient très joliment faites en peinture, elles défilaient tout simplement... bon enfin, imaginez... c'est compliqué pour moi de vous expliquer toute cette mécanique. Jambe de Chou la traînait dans les rues puis il se mettait à sortir sa grosse voix, une voix de tempête pour des histoires de mer, de voyages et de monstres. Autour de lui portant haut son chapeau, une bande en coton qu'il se roulait dessus la tête, comme un fakir, autour de lui des marins, des poissonnières, des filles de joie, des bourgeois, des ouvriers, des ivoiriers, des enfants, des marchands, des artisans, des mendiants, des goélands, des chevaux, des singes, des chiens avec leurs puces, tout ce beau monde la bouche béante se remplissant les yeux et les oreilles. C'était pour ainsi dire, du cinémascope avant l'heure. Et puis, surprise sur le gâteau, il y avait Mahon que Jambe de Chou avait dressé à sa manière,



raidement, vous vous en doutez, c'était pas un tendre, à tourner la manivelle. Il s'y prenait plutôt bien le petit bougre, à tourner un tour puis un autre, doucement pour que les yeux suivent le fil des peintures et que les images ne s'enroulent pas plus vite ou moins lentement que la marée des mots.

C'est un triomphe pour Jambe de Chou que les Dieppois vont appeler l'Estourni *car de son assistance fait grandement estourmir teste et entendement*. Et comme le succès pour l'un réveille toujours le mouton chez l'autre, les cruciverbeux vont s'empressez de copier sa façon de faire, ouvrant ainsi la longue histoire des estournis. Ils ont chanté pendant des décennies, l'hymne des tourneurs de manivelles qu'avait écrit Jambe de Chou, en latin pour impressionner le public populaire.

Sumus ei qui se circumagimus
se circumagimus
E viis in vias
E viis in fora
E foris in litora
E litoribus in caelum.

*Nous sommes ceux qui tournent
qui tournent, tournent
de rues en rues,
de rues en places,
de places en plages,
de plages en ciel.*

Sumus ei qui circumagimus
Qui circumagimus,
Fabulas in orbem
Convolutarum chartarum infinitarum
Qui se circumagunt infinite
In vestris urbibus in orbem.

*Nous sommes ceux qui tournent
Qui tournent, tournent
Les histoires en rond
De rouleaux sans fin
Qui tournent sans fin
Dans vos villes en rond*